

Chapitre premier

L'été n'était pas si caniculaire que cela, en même temps on ne pouvait pas dire qu'il faisait frais, on était juste entre les deux, entre la tiédeur d'un automne approchant et le léger picotement du soleil de mai, ce qui procurait une curieuse insatisfaction. Début août dans le Sud, on aurait dû étouffer, même en plein cœur de la nuit. Or impossible de dîner dehors cette année-là, passé vingt et une heures on avait « froid », et de surcroît des nuées d'insectes attaquaient sans relâche, jusqu'à ce que, de guerre lasse, on décide de quitter la terrasse pour une bonne douche chaude et ensuite la couette. J'étais en train de regretter, pour cause de températures trop clémentes à mon goût — je rêvais, avant d'arriver aux Salins d'Hyères, d'un mercure franchissant allégrement, dès onze heures du matin, les 40° à l'ombre, alors que là il avait du mal à atteindre les 27° à midi, descendant aux alentours de 19° la nuit —, le prix de la location de mon petit appartement donnant sur la plage, qui avait avalé les trois-quarts de mes économies. Recluse chaque soir de bonne heure dans mon deux-pièces spartiate, je m'ennuyais, condamnée à éviter les cafés du port à cause des hordes de moustiques et autres moucherons qui, en plus de la fraîcheur ambiante, auraient gâché le cocktail que je me serais fait une joie de déguster, si le Sud avait offert, comme tous les étés habituellement, cette chaleur constante et exagérément forte que j'étais venue chercher. Mon corps était frustré, à peine avait-il l'envie de bronzer la

journée, car pour quoi faire ? Et surtout pour qui ? Puisque je ne sortais pas le soir, qui se pourlécherait devant l'aspect croustillant, entre pain frais et croissant, de ma peau ambrée ?

Je commençais à regretter de ne pas être restée à Paris, toujours si agréable au mois d'août, en particulier grâce aux touristes parmi lesquels, peut-être, j'aurais trouvé quelques sources de divertissements. De plus, j'enrageais d'avoir cédé à cette mode du « Tout-Éteindre » pendant les vacances (portable, ordinateur) : comme une sotte j'étais partie aux Salins sans aucun des moyens de communication dont je ne pouvais me passer en temps normal, juste pour prouver à mes amis que c'était possible, que l'on pouvait vivre sans Internet ni téléphone mobile, car les journaux les plus sérieux prétendaient, avis de spécialistes à l'appui, que cette « désintoxication » était « hautement nécessaire » à l'équilibre psychique et à un « repos salvateur ».

Huit jours que je me morfondais sans courriels ni textos à lire, et je ne me sentais pas du tout dans un « équilibre psychique » satisfaisant, au contraire je m'enlisais dans une forme de solitude aberrante : le petit port des Salins, miraculeusement préservé des assauts du modernisme, m'offrait une palette de bonheurs visuels insensés, je me régalaï de la beauté des criques si finement ciselées par le mouvement patient et répété des vagues, et paradoxalement le plaisir que j'éprouvais à contempler tout cela soulevait en moi une montagne de tristesse. Il ne faisait pas assez chaud, voilà tout. Dix degrés au moins manquaient à mon désir pour qu'il se déploie et que je parte en chasse d'une proie.

Chapitre II

« Proie. » Ce mot enflait dans ma tête jusqu'à en devenir animal. Chaque lettre se métamorphosait en muscle puissant, tel le « r », solidement ancré dans le sol et pourtant projeté en un lent orgasme vers une moitié de ciel, une sorte d'infini horizontal plus prometteur, plus suggestif que celui offert par un « i » dont le point surmontant une cime laissait présager d'envols plus glorieux. Le « p » m'excitait aussi, par sa queue tirée vers le bas, un membre en apparence flasque qui ne demandait qu'à être réveillé : pour preuve la rondeur du ventre juste au-dessus, signe d'une certaine, mais peut-être rare, impétuosité à copuler. Il n'empêche que la puissance majuscule de cette lettre « p » m'impressionnait, tandis que le sphérique « o » me laissait quasi indifférente, tout juste avais-je envie d'y promener un doigt, sachant à l'avance qu'aucune ouverture ne se ferait jamais dans ce cercle clos, et qu'en somme je perdais mon temps.

« Proie. » J'observais le « e » simpliste, anodin, voire inutile (qu'apportait-il réellement dans la prononciation ou dans le sens du mot ?) qui se glissait subrepticement en fin de partie, comme pour induire une certaine féminité. Là je me mis à sourire. Le mot « ennui », lui, ne comportait pas de « e » final. Et c'est ici, dans ce Sud anormalement frais au mois d'août, infesté de moustiques et autres moucherons, que j'étais saisie par ce « i » vengeur, pointé vers le haut : on eût dit que mon penchant pour les femmes était sanctionné par cette verticalité impétueuse

surmontée de cette tâche, cette éjaculation nette et sphérique... Seule et recluse dans mon petit logement de vacances aux Salins, je me mis à songer au mot « pluie » qui, lui, se terminait bien par une touche féminine, laquelle me ramena à Paris, où j'étais partie en chasse d'une proie à la Gare de Lyon.

Sur Internet, l'annonce était alléchante : « Trentenaire sexy, hauts talons mais tenue de vigile, cheveux longs mais pubis ras, patrouille devant la Maison de la Presse de la Gare de Lyon, s'ennuie à mourir entre 13 et 14 heures. Cherche femelle en rut. »

C'était tentant. Je décidai donc de me rendre à l'invitation, tout en ignorant combien d'autres « femelles en rut » je retrouverais sur place, car il avait été impossible de prendre carrément rendez-vous, l'annonce ne précisait pas d'adresse e-mail où répondre. Donc d'autres personnes avaient sûrement lu ce message, et je ne serais pas seule à observer les alentours de la Maison de la Presse à la Gare de Lyon. La pensée que je puisse tomber bêtement dans un guet-apens et me transformer en sujet martyr d'un fait divers (ne cessait-on pas de nous marteler, particulièrement à nous les femmes, qu'il ne fallait JAMAIS céder à une invitation louche lancée par un/une inconnu(e) sur Internet) m'effleura à peine, tant j'étais excitée, justement, à l'idée de partir à la chasse sans connaître la nature du gibier que je rencontrerais. En réalité, la question qui me préoccupait le plus concernait la tenue vestimentaire que j'allais arborer pour ce rendez-vous. Face à moi il y aurait une femme en costume de vigile (porterait-elle une longue matraque noire à sa ceinture ?), je devais donc me montrer à la hauteur de la créature peut-être armée qui ne manquerait sûrement pas de ruse. Le texte de son annonce était assez viril, j'étais

prête à parier que cette jeune femme s'attendait à voir débarquer à la Gare de Lyon des « voyouses » décidées à en découdre qu'elle se ferait un plaisir de mater. Donc, en déduis-je l'œil rivé sur ma garde-robe, tout blouson de cuir et autre jean déchiré ou garni de chaînes étaient à exclure. À l'instar des bottes de moto et du « marcel » douteux sous une chemise country.

Ainsi me vint l'idée de la femme d'affaires. Tailleur strict mais de prix, chemisier sobre mais finement ajusté pour laisser deviner mes formes qui, sans être trop généreuses, offraient, disait-on, une rondeur appétissante, jupe juste au-dessus du genou, escarpins chic mais confortables — une « working woman » a des journées longues et harassantes, elle ne peut se permettre d'avoir mal aux pieds, souris-je. Pour la coiffure, j'optai pour un chignon façon institutrice des années soixante, tendance paraît-il très en vogue, dont la sévérité serait compensée par des bas à couture agrémentés d'un porte-jarretelles string. Mon maquillage serait léger, décidai-je ; il me suffisait d'accentuer cet air « sérieux », voire psychorigide, dont je disposais déjà à l'état naturel. Côté bijoux, un camée monté en broche hérité de ma grand-mère ornerait de façon délicieusement désuète le revers droit de ma veste, tandis qu'un collier de perles de culture (me venant de ma mère cette fois) assoirait non sans fermeté ma condition de bourgeoise parfaitement consciente de sa supériorité. Pour la bague, j'hésitais entre l'ambre et l'aigue-marine (ornements hérités de ma grand-tante — j'avais fait le tour de tout ce qui m'avait été légué question bijoux !), mais c'est finalement le premier qui emporta ma décision, car il serait assorti à mon fume-cigarette. Voilà j'étais prête. Ne me manquait plus que mes ustensiles de travail : dans un attaché-case rétro en

cuir croco, l'inévitable smartphone et la désormais indispensable tablette tactile.

Il était maintenant midi. Le temps d'appeler un taxi, et la « working woman » serait à l'heure, après avoir traversé tout Paris pour arriver Gare de Lyon. Le trajet serait suffisant pour me glisser, au millimètre près, dans la peau de cette femme battante qu'aucune matraque ne ferait reculer. La chasse pouvait commencer.